

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE - 61

BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES
COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES

N° 61 **Juin 1971**

ASSEMBLÉE ORDINAIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

5 JUIN 1971

La séance est ouverte à 17 h 05 sous la présidence de M. Jean Leclant, président.

Compte rendu de la précédente assemblée :

Mme Le Corsu, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la précédente assemblée ordinaire du 20 février 1971, qui est adopté à l'unanimité.

Membres excusés :

M. Bassier, Mme Billot, M. Bouteau, M. Dillies, Prof. Heerma van Voss, M. Le Cam, M. Monfort, Prof. Murat, Comte Pirenne, Dr Ratié, Dr Robine, Général Toulouse, Mme Weben.

Nouveaux membres :

M. Aguilar, Mlle Andreu, M. Bazille, M. Beausire, Mlle Bessard, Mlle Bonhommet, M. Boissy, M. Boyer, M. Chaillous, M. Chammard, M. Charuau, M. Clause, S. Exc. Costilhe, M. Dillies, M. Domercq, Mme Fernbach, Prof. Froment, Mme Fuster Bertonazzi, Mlle Galle, Mlle Ganot, M. de Geeter, Mlle Gratien, M. Hocquaux, M. Hurtrelle, Mlle Jean, Mlle Komierowska, Mlle Laurent, S. Exc. J. Legrain, M. Le Pochat, Prof. et Mme Mazaleyrat, Mlle Minault, S. Exc. P. Modinos, Mme Muller, M. Muszynski, M. Noblet, Mme Picard, M. Rachet, Mme Schmitt, M. Teillier, M. Vigneau, Dr Wenig, M. El Zayadi.

Publications de la Société :

Le **Bulletin** n° 60 est en cours de distribution. Nos membres y trouveront insérée une table des matières générale des numéros 1-60 qui leur permettra de commander les exemplaires qui manquent à leur collection.

Le n° 22 de la **Revue d'Égyptologie** va paraître incessamment (voir p. 6 le sommaire de ce tome). Quant à l'**Index** des numéros 1-20, les premières épreuves sont en cours de correction.

Nécrologie :

L'une des personnalités les plus marquantes de l'archéologie égyptienne vient de disparaître, brusquement emporté sur son chantier de fouilles à Saqqarah, le 11 mars dernier : **Walter Bryan Emery.** Il repose au cimetière britannique du Caire.

D'une haute stature, l'allure étonnamment jeune, canne à la main, notre collègue a passé ses derniers hivers, malgré la menace d'un mal implacable, à continuer le travail, et à ajouter à chaque campagne au palmarès brillant de ses découvertes.

Né en 1903 à Liverpool, il commença une carrière dans les constructions navales. Dès 1923 il se rendit en Égypte pour participer aux fouilles financées par Sir Robert Mond : nécropole thébaine, puis Ermant où il découvrit les tombes des taureaux Bouchis et de leurs mères. En 1929, lors d'un *survey* organisé à travers la Nubie vouée à la disparition sous un exhaussement du barrage, il découvrit les tombes royales de Ballana-Qustul ajoutant ainsi des trésors d'orfèvrerie nubienne aux vestiges connus du Groupe-X. Sa connaissance hors de pair de la vallée du Nil lui permit, durant la seconde

guerre mondiale, de rendre de grands services dans l'armée, où il devint Lieutenant-Colonel, puis à l'ambassade. En 1951, il reçut la chaire d'égyptologie à l'University College de Londres où il professa dix-neuf ans, jusqu'à sa retraite, prise l'an dernier : enseignement académique de deux « terms », application pratique au terrain d'un « term » par an. Ce furent désormais les grandes fouilles de Bouhen à la II[e] Cataracte avec la résurrection hors des sables d'une énorme forteresse de briques crues, sorte d'immense jouet archéologique offert pour quelques brèves années à l'étude et à la vue avant de fondre sous les flots du Sadd el Ali; le rocher de Qasr Ibrim; enfin, depuis 1964, Saqqarah où précédemment Emery avait déjà rendu à l'histoire les grands mastabas de la I[re] dynastie. Ce fut désormais une suite de découvertes prestigieuses : des séries de couloirs contenant des centaines de milliers de momies d'ibis et de babouins, animaux du dieu Thot; enfin, l'an dernier, la catacombe des vaches sacrées, les mères des taureaux Apis du Sérapéum. Que le dieu Imhotep, à la quête duquel il avait voué ses dernières recherches, veuille bien compter W. B. Emery parmi ceux qui auront œuvré avec le plus de succès pour la résurrection de l'antique civilisation pharaonique.

Nouvelles d'Égypte :

M. le Professeur Posener, de retour d'Égypte, annonce brièvement que M. le Prof. Ahmed Fakhry, qui fait des recherches archéologiques à l'Oasis de Dakhleh, y a découvert deux mastabas de l'Ancien Empire, de gouverneurs de l'oasis (avec les cartouches de Pépi I et II). Ce sont des mastabas en briques à redans. M. Ahmed Fakhry reprendra ses fouilles en octobre prochain.

Communications :

1. M. Sergio DONADONI : Les fouilles récentes en Égypte de l'Université de Rome (avec projections).

2. M. Paul BARGUET : La décoration extérieure du pronaos d'Edfou (avec projections).

La séance est levée à 18 h 30.

MEMBRES BIENFAITEURS, 1971 (suite)

M[lle] ALLERME.
M[lle] DOLZANI.
M. DUTEIL.
M[lle] LE SAOUT.
S. Exc. P. MODINOS.
M. DELIOUX DE SAVIGNAC.
M. EL ZAYADI.

SOMMAIRE DU TOME 22 DE LA REVUE D'ÉGYPTOLOGIE

LES FOUILLES RECENTES EN EGYPTE DE L'UNIVERSITE DE ROME

Sergio DONADONI

On ne connaît pas encore suffisamment les résultats des fouilles que l'Université de Rome a menées ces dernières années en Moyenne Égypte et dans la nécropole thébaine. C'est de celles-ci que je voudrais vous parler, en vous rendant rapidement compte des problèmes qu'elles ont posés et, parfois, aussi, des résultats qu'on a pu atteindre.

I. MOYENNE ÉGYPTE.

En Moyenne Égypte, nous avons repris un vieux chantier que nous avons partagé avec nos collègues de Florence : Antinoé. Je suis resté l'un des rares archéologues qui appellent de cette sorte un endroit qui, dans l'antiquité, n'a jamais porté ce nom; mais l'enthousiasme décadent

que les antiquités d' « Antinoé » excitèrent au début de ce siècle a donné une réalité historique (et partant un droit de cité linguistique) à ce qui était au vrai un hybride entre « Antinooupolis » et « Arsinoé ». Il en est en quelque sorte de même avec le nome de Cheikh Abada, qui a pénétré dans la littérature archéologique pour désigner le site, et auquel on devrait substituer (en tant que nom limité au village actuel) celui beaucoup plus ancien et noble — et encore vivant — de Médinet Ansina, par lequel on désigne le champ de ruines auquel la vieille ville s'est réduite, mais qui surpasse néanmoins de beaucoup le village actuel.

C'est ici que, dans le temps, nous avions déblayé en grande partie un temple de Ramsès II, qui attend encore une anastylose au moins partielle, et près duquel nous avions trouvé une nécropole protodynastique. Mais ce n'est pas de cela que je voudrais vous parler. Le thème de notre dernière campagne correspond bien davantage à ce que suggère le nom même d'Antinoé, c'est-à-dire le passage du paganisme au christianisme.

Au bord de la ville s'étend une vaste nécropole, qui a reçu très peu d'explorations régulières : il s'agit d'une plaine couverte de débris de toute sorte, qui donne sur le Nil par une falaise escarpée. On peut très bien la voir en section si l'on s'en approche à partir du bas : on voit différentes couches de sable ancien, dans la plus haute desquelles ont été creusés des caveaux funéraires, surmontés à leur tour par des bâtiments en briques crues en relation avec ceux-là. On avait installé là, jusqu'à il y a peu de temps, des carrières de sable très actives : on peut soupçonner que des fouilles illicites y ont eu lieu souvent, protégées par le fait même que les traces en ont disparu au fur et à mesure qu'elles étaient conduites. Le Service des Antiquités a bloqué l'activité de ces carrières et, puisque nous étions

sur place, a demandé notre intervention. En 1968 nous avons consacré un mois à un premier sondage.

Tout le monde sait que, depuis la fin de la guerre, le marché des antiquités a été envahi par des statues ou des reliefs en calcaire peint dont la provenance déclarée était (ou, pour mieux dire, est, car on en trouve encore plusieurs chez de nombreux marchands d'antiquités) « Cheikh Abada ». A côté des sculptures d'Ahnas ou de Saqqarah, on commence à avoir un groupe d' « Antinoé », tellement nombreux désormais qu'il mériterait d'être l'objet d'une recherche spéciale. On sait aussi qu'Antinoé est un des centres les plus féconds en tapisseries « coptes » : depuis le siècle passé, un flot intarissable de ces petits chefs-d'œuvre — qui sont souvent le témoignage le plus original de l'art de l'Égypte chrétienne — arrive dans nos collections publiques ou privées. Mais on sait encore que la presque totalité de ces tissus provient de fouilles où ils étaient en quelque sorte des sous-produits de la recherche. Ceux que, dans le passé, nous avons nous-mêmes trouvés à Antinoé ont été découverts dans des *kimân* où ils étaient associés à d'autres rebuts : des papyrus notamment, qui ont été précieux pour donner des datations (entre le ve et le viie s.) ; mais il s'en fallait de beaucoup qu'on pût obtenir une évaluation archéologique complète et exacte.

La fouille que nous allions entreprendre avait donc deux buts bien précis : d'un côté il s'agissait de retrouver, si elle existe, cette documentation sculpturale de l' « école d'Antinoé » dont nous n'avions jusque-là rencontré nulle part les traces dans la ville ni dans la nécropole septentrionale : si l'on arrivait à mettre en évidence l'existence sur place de ce type de monuments, nous aurions enfin la première occasion de les situer dans un contexte qui, à présent, leur manque totalement, ce qui enlève beaucoup de possibilités à leur emploi scientifique.

Il s'agissait, en second lieu, de retracer avec exactitude une histoire de la nécropole, pour pouvoir dater les inhumations successives et, par cela, arriver à obtenir des éléments non seulement stylistiques, mais objectifs, de datation (absolue, ou tout au moins relative) pour un certain groupe de tissus que nous étions en droit d'attendre de nos recherches.

Un plan aussi simple avait besoin surtout d'un travail très calme, respectant autant que possible tous les moments de la fouille, laissant coexister sur le chantier tout ce qui humainement pouvait être laissé en place, de façon à avoir le maximum de données, surtout diachroniques. La première campagne avait donc une fonction préliminaire par rapport aux problèmes réels que nous nous étions proposés. Cette campagne d'inauguration est restée la seule que nous ayons pu conduire avant les restrictions et les interdictions bien connues : les questions que je vous avais fait entrevoir sont donc restées encore sans réponse ou presque. Mais le travail lui-même a, comme toujours, son autonomie; et les résultats que nous en avons obtenus peuvent déjà être présentés.

Pour notre essai, nous avons choisi une zone à 200 m à peu près au sud des murs de la ville, sur le chemin menant à Deir Abou Hennes; nous y avons tracé un quadrilatère d'environ 20 m de côté. Nous nous y sommes enfoncés lentement et nous avons ainsi successivement reconnu des éléments d'âge différent. Notre relevé montre des contours plus marqués — des chambres — ; et d'autres qui sont dessinés d'un trait plus léger et qui représentent des *tumuli* de différents types (*v. Annexe 1*). Les éléments ovoïdes indiquent les fosses contenant des corps qui ont été laissés sur place dans l'attente d'un anthropologue qui vienne participer à notre recherche. Malgré son caractère éminemment provisoire, notre plan est utile parce qu'il permet de saisir

tout de suite les emplois successifs du cimetière. En bas, on a une nécropole à chambres, au-dessus de laquelle on a placé toute une foule de tombes caractérisées par un *sema* en briques crues ou en pierre, plus ou moins développé en hauteur. Au moment où toute la région fut recouverte par ses propres ruines, on commença d'y creuser des fosses, où le mort était placé directement à même la terre, sans aucun aménagement : ce sont ces corps que nous retrouvons à 1,50 m ou 2 m sous le niveau actuel et plus haut que le terrain ancien.

Laissant de côté les menus détails, on peut donc dire que la nécropole a eu trois moments d'emploi. Le plus récent est celui dont je viens de parler, qui ne comporte peut-être pas de monuments de surface. Mais il se peut que l'on ait des traces d'appuis pour des tas de sable, semblables à ceux du cimetière musulman, et que quelques jours de vent auraient suffi à disperser si les survivants ne s'étaient pas préoccupés de les remettre en ordre. Il se peut que ces modestes *tumuli* aient été le point d'appui de jarres en terre cuite décorée dont on a trouvé des fragments un peu partout sur le *kôm*, de lampes en forme de cuvettes mesurant une vingtaine de centimètres de diamètre, ainsi que de stèles dont les fragments montrent le caractère modeste. On aurait ainsi toute une série de coutumes funéraires qu'on peut déduire de trouvailles nombreuses, bien que toutes hors de leur place d'origine. La datation absolue de ce niveau est en grande partie liée à l'examen des corps, qui n'a pas encore eu lieu. Mais la chronologie relative veut qu'il soit assez postérieur au précédent; car il faut imaginer que toute la zone a dû être profondément ensablée pour que le remploi puisse avoir eu lieu; ce fait n'est qu'en partie dû au climat, mais également pour beaucoup à un abandon qui ne peut être évalué par années, mais plutôt par lustres, voire par siècles.

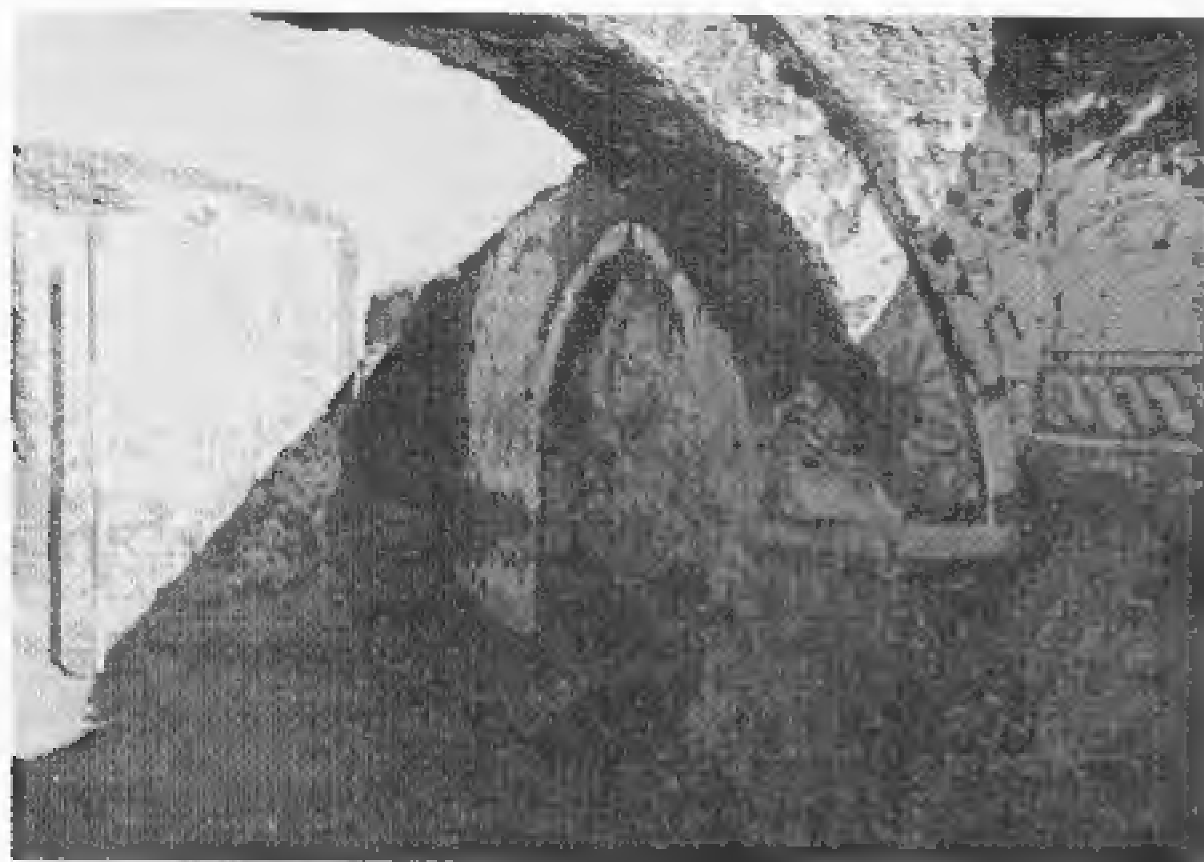
La couche inférieure présente deux types de monuments. Les plus récents sont des *tumuli* rectangulaires qui exploitent les espaces laissés libres par les bâtiments à chambres qui sont les plus anciens; toutefois le processus d'emploi et d'évolution semble ici beaucoup moins nettement tranché en périodes clairement définies; l'on assiste plutôt à une utilisation successive de la zone et des structures qui s'y trouvaient, sans une interruption véritable. Ces tombes, que l'on pourrait appeler *mastaba*, ont deux variantes : une à caisse, qui a des parallèles dans tout l'Empire Romain et qui a pris son origine, dit-on, dans le milieu africain; une autre à *plinthe*, où la hauteur du monument est moindre. En quelques cas cette plinthe est en blocs de calcaire et contient une inscription funéraire. L'enchevêtrement de ces sépultures secondaires est souvent tel, dans le petit espace que nous avons choisi presque au hasard, qu'une exploration en profondeur devra forcément les détruire dans le futur. On peut en partie les considérer comme contemporaines de l'emploi de beaucoup de chambres comme fosses communes : ces fosses ont donné un assez grand nombre de petites antiquités, telles les clochettes et les castagnettes des inhumations féminines, et quelques parures. Plus remarquables sont une étiquette en bois, avec trou pour la fixer, qui prolonge jusqu'à l'époque chrétienne l'habitude de marquer la momie de son nom, et un petit bronze grotesque qui reprend un motif bien connu des terres cuites alexandrines. Ces deux objets dénoncent un milieu encore « classique », si j'ose dire.

C'est aussi dans le remblai, entre les tombes de ce type, que nous avons ramassé le seul exemplaire de sculpture. Il s'agit d'une tête en calcaire peint, assez endommagée et hors de son contexte. Quelque chose donc d'assez loin de ce que nous avions espéré — et que nous continuons d'espérer pour le futur. Mais il est déjà assez intéressant de



Tête en calcaire peint.

remarquer que ce premier exemple de sculpture copte provenant de notre fouille d'Antinoé n'a rien de commun avec les monuments que l'on attribue à la ville sur la base des déclarations des marchands d'antiquités. Ces derniers sont en général caractérisés par une rondeur un peu fade, une clarté de dessin, une allure souriante, qui sont en contraste avec la rudesse de ce monument, de ces sourcils



Antinoé : chambre funéraire double.

qui font saillie et qui se rejoignent à la racine du nez, avec ces yeux aux contours lourdement marqués, qui font plutôt songer à certaines sculptures d'Ahnas. Il est évidemment un peu trop tôt pour discuter le problème : une seule pièce, et qui n'est ni en parfait état ni de très haute qualité, ne permet pas de prise de position trop nette. Qu'il soit permis seulement de donner quelque valeur à ce nouvel élément qui n'entre pas dans la série habituelle.

Le niveau le plus bas du site est caractérisé par la présence d'une série de chambres funéraires, toutes d'un type plus ou moins analogue. Il s'agit de pièces à peu près carrées, avec entrée du côté du Nil (ouest) et trois *arcosolia* sur les autres parois. Dans quelques cas, les pièces étaient doubles et communiquaient par un arc; on pouvait monter à un deuxième étage ou à une terrasse. Le caveau funéraire lui-même était plus bas; nous n'en avons encore ouvert qu'un seul, en nous hâtant de le bloquer pour ne pas déranger notre plan de travail. Le tracé, très classique dans sa simplicité, de ces chapelles destinées certainement aux réunions cérémonielles des survivants n'est pas sans parallèles. On peut le considérer comme le témoignage d'un certain goût d'Époque Impériale qui est présent en Egypte, et particulièrement à Antinoé, ville officielle. Cet aspect « provincial-romain » est un domaine d'étude trop négligé. Ce n'est pas sans raisons que la plus récente des histoires de l'art romain de l'Empire a mis en évidence nos lacunes radicales en ce domaine. C'est sous cet angle que les quelques découvertes que nous avons faites prennent déjà leur signification.

En effet, un certain nombre de pièces a montré les restes de décorations pariétales peintes qui sont précieuses pour la chronologie des monuments et qui les rattachent au monde méditerranéen non moins qu'à celui du Nil. Je me limiterai ici à la présentation de quelques détails. Une des chambres est couverte d'un enduit, aujourd'hui malheureusement en grande partie tombé, sur lequel on avait peint des imitations de plaques de pierres de prix. Il n'est pas facile de dater cette décoration qui a — non loin d'ici — des précédents dans le milieu hellénisé de Touna et qui s'épanouit dans la décoration pariétale au IVe s. Plus importants sont, dans la même chambre, les quelques restes des peintures qui ornaient les deux *arcosolia* conservés à droite et à gauche. Ce que l'on peut encore assez clairement entrevoir montre deux personnages à demi nus représentés sur un socle vu en perspective d'en bas (donc des statues) sur un fond de tentures de pourpre. Il s'agit du motif bien connu de la nymphe à demi voilée qui tient de ses deux mains un gros coquillage, motif qui a été souvent employé dans la décoration de fontaines ou de *nymphaea*, et qui est une création plastique du plein Empire.

On pourrait rappeler que la phrase « abuit ad Nymphas » est connue comme expression funéraire; non loin d'ici Isidora, à Touna, a été elle aussi appelée dans l'au-delà par les Nymphes. Cela pourrait justifier la présence ici de ces figurations — mais je ne voudrais pas pousser trop loin l'analyse ou trop presser le sens de ce motif décoratif.

Dans le soubassement de l'arc, on voit des décorations florales avec images d'oiseaux, très rapidement esquissées et nettement différentes comme style — ce qui prouve un caractère composite et artisanal de l'ensemble : mais tout cela signifie aussi une datation vers la fin du IIe ou le début du IIIe s. En tout cas, il faut ajouter des données de fouilles : au moment où nous avons vidé la chambre, sur le seuil de l'arc, on avait placé deux inhumations dont la présence indique que la chambre avait été bloquée et remployée. A proximité, deux objets — une amphore côtelée et une bouteille de verre verdâtre à panse sphérique et col tubulaire — suggèrent la date du IVe s. : on a donc un recul suffisant, et un *terminus* qui doit être retenu.

Deux autres chambres montrent des traces assez importantes de peintures. Dans l'une, les deux niches portent un motif que l'on peut reconstituer à partir de menues traces : un *chrismon* pris dans une décoration de feuillage, aux deux côtés duquel sont affrontés deux oiseaux qu'un bon parallèle de Baouit permet d'identifier à des paons. Mais il est plus facile de reconnaître les éléments de décoration courante, les feuilles qui ornent un arc ou la torsade bien typique que l'on a sur les parois, et qui apparait dans le même contexte à Baouit également. Les éléments décoratifs, qui reflètent un intérêt très vif pour la polychromie des murs et des structures, sont évidents dans une autre chambre qui a subi plusieurs réfections successives. Le dernier état est caractérisé par la présence de deux sortes



Antinoé : décoration pariétale avec imitation de « crustae ».

de cuves sépulcrales, peintes d'un motif que l'on retrouve en traces sur une ou deux tombes à plinthe, et de toute une abondance d'imitations de *crustae* aux parois : à côté d'imitations assez grossières de pierres de prix, on a des décorations extrêmement riches qui rappellent d'un côté celles que nous ne connaissions plus que par des peintures anciennes au temple de Dioclétien à Louxor, de l'autre le goût des *tarsies* de Junius Bassus ou de l'édifice « fuori porta Marina » qui vient d'être reconstitué à Ostie : le plein IVe s. est donc la date suggérée par ces parallèles. Un dernier exemple de peinture montre deux personnages drapés se tenant des deux côtés d'une porte, avec un élément végétal courant tout autour. Le chromatisme en est assez simple; l'ensemble est bâti avec un sens sûr de l'équilibre des masses simplifiées. Ce qui reste du visage montre un contour un peu lourd, avec des ombres marquées en

brun et reprises en rouge pour aviver le teint. On connait ce type de représentation à Rome même, dans des monuments que l'on date vers le milieu du IIIe s.

Evidemment, cet exposé ne donne qu'une idée générale de ce que nous avons fait et surtout de ce que nous avons voulu faire à Antinoé. Nous reviendrons dans ce site aussitôt que cela nous sera possible. On voit déjà quel est l'intérêt de la fouille en elle-même, mettant en rapport ce centre provincial avec d'autres réalisations de l'Empire. C'est en mettant bien en évidence les caractères de l'art d'Égypte durant l'Époque Romaine qu'on arrive à situer correctement l'art copte dans l'art byzantin : il s'agit en effet du processus qui a tendu à ravaler l'Égypte au niveau de la culture commune, à lui enlever autant que possible ses particularités : un processus qui a eu son moment culminant lorsque Dioclétien abolit toutes les singularités de la province d'Égypte, en la démembrant et en l'intégrant dans la plus vaste unité du diocèse *per Orientem*. Mais ce fait pratique et administratif a des antécédents et des suites culturels sur lesquels il faut porter toute son attention Antinoé est un bon poste d'observation à ce sujet.

II. Nécropole thébaine.

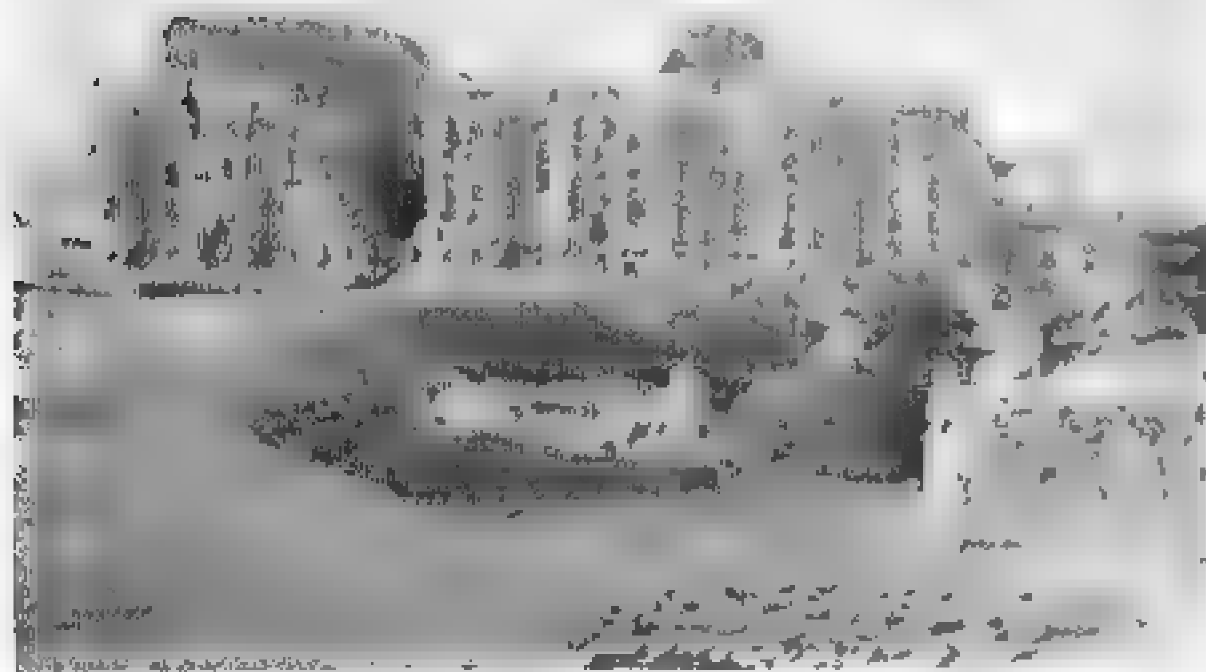
Lorsque, en 1969, nous sommes revenus en Égypte continuer notre travail, nous avons trouvé une situation que chacun de vous connaît et dont nous avons pris acte. L'interruption du travail en Moyenne Egypte a été rendue beaucoup moins pénible par l'aide cordiale et active fournie par le Service des Antiquités à tous ses niveaux, ce qui nous a permis de ne pas quitter la vallée du Nil et de transporter notre chantier dans la nécropole thébaine.

Le thème de recherches que nous nous sommes posé ne devait pas être trop présomptueux, et nous tenions à ce qu'il eût un ton occasionnel Le relevé complet d'un monument assez intéressant et de proportions assez modestes était ce que nous cherchions Le tombeau n° 27 de l'Assassif, au nom de Sheshonq, grand majordome des Divines Adoratrices Nitocris et Ankhnesneferibrê a été choisi Il s'agit d'un monument connu depuis toujours Prisse d'Avennes et Wilkinson en ont publié des dessins; Schäfer a repris le dessin de Prisse d'Avennes et l'a choisi pour representer un certain goût architectural. A part les voyageurs, un travail archeologique effectif y eut lieu au moment où la Mission du Metropolitan Museum travailla à l'Assassif Nous avons retrouvé les journaux de l'époque durant notre fouille; quelques éléments sculptés sont au Caire et à New-York comme resultats de ces travaux Il s'agit de remplois, puisque les noms royaux primitifs qui y figurent sont ceux d'Aménophis III et de Ramses II. Mais la fouille américaine n'a guère depassé le stade d'un premier sondage D'autres inscriptions, mises en évidence par la fouille américaine, donnent les titres du défunt : le *mer per our douat neter* Sheshonq, dont l'identification, apres différentes tentatives, a éte l'objet d'un travail de L. A. Christophe. Le père de Sheshonq est un *mer ung khent douat neter Hor-sa-Aset*; sa mere, la dame *Ta-heb*; il fut en charge sous Nitocris et Ankhnesneferibrê, entre Pedihorresnet et Pedineit

Pour cette premiere campagne, notre but se limitait à deblayer la partie haute du monument et à étudier les problèmes qu'aurait poses l'exploration de sa partie souterraine

La partie en surface est constituée d'un quadrilatère en briques crues d'environ 25 m × 35 m. La façade est à l'est : elle est constituée par un gros bloc de maçonnerie présentant un fruit assez évident. La porte monumentale

est obstruée au moyen de deux parois qui, probablement, ont consolidé un arc chancelant; elles ne figurent pas dans le dessin de Prisse d'Avennes. Devant la porte se trouvent deux bases, probablement relatives à des statues disparues. La façade proprement dite s'insère dans le mur d'enceinte de telle sorte qu'une partie de celui-ci reste visible sur les deux côtés. On est en présence de deux éléments différents, dont chacun a son importance et sa signification. Le mur périmetral, en effet, est caracterise par une décoration



Tombe de Sheshonq (n° 27). Vue laterale (cote nord)

qui consiste en une série de panneaux à redans : une décoration qui veut « den Rillen-und Nischenschmuck aus dem Anfange der Geschichte erneuern », comme le dit Schafer, tandis que la partie centrale de la façade reprend très fidelement la façade des monuments religieux de l'epoque, tels les petits temples à Karnak de la Divine Adoratrice Ankhnesneferibrê

En passant par la porte aujourd'hui bloquee, on penetre dans une premiere cour beaucoup plus large (21 m) que profonde (12 m). Nous l'avons deblayée en identifiant toute une série de pièces, elles ne sont pas originelles, car elles sont fondées sur un remblai d'environ 30 cm. Ce n'est qu'à l'angle nord-ouest que l'on a, à un niveau plus profond, deux petites chambres qui contenaient *in situ* un vase saïte : il s'agit là peut-être de la maison du gardien ou d'un prêtre funeraire. Si l'on ne tient pas compte de ces superstructures, le fond de la cour était constitué d'un gros massif central de maçonnerie, ravalé vers le sommet, et qui lui aussi constitue une façade analogue à la premiere



Tombe de Sheshonq (n° 27). Portail du deuxième pylone

Un grand arc le perce, à travers lequel on peut aujourd'hui admirer le temple d'Hatshepsout. Il est large de 2,30 m sur une hauteur d'environ 4,50 m; une observation tant soit peu attentive montre que l'arc, qui semble l'éle-

ment le plus typique de l'ensemble, était anciennement caché avec soin : par une lumière frisante, on peut voir le contour de l'architrave à gorge que l'on avait appliquée en haut pour masquer ce qui n'était qu'un expédient technique déterminé par l'emploi de briques crues

D'une façon assez inattendue, le portail, qui était placé au centre de la deuxième façade, ne donnait pas accès à la deuxième cour, mais à une pièce assez modeste, ne mesurant qu'1,70 m au-delà du seuil (*v. Annexe* 2). Cela est assez évident sur les restes des murs que l'on voit à l'intérieur et c'est confirmé à l'extérieur par les traces d'un enduit qui couvre aussi bien la partie postérieure de cette chambrette que le mur de la cour. On est donc ici en présence d'une sorte de grosse niche carrée qui épouse le profil et les mesures du portail; elle devait avoir une fonction assez importante dans l'économie de l'ensemble pour qu'on lui ait réservé cette place d'honneur. Le bloc de la façade était rattaché aux murs d'enceinte par deux pans de maçonnerie plus modestes agissant comme deux écrans. Le passage de la première à la deuxième cour ne s'effectuait pas par le portail monumental; on se servait d'une ouverture beaucoup plus modeste, dont nous avons identifié seuil et montants du côté méridional, et qui n'avait pas de pendant du côté septentrional

La deuxième cour, qui est plus longue de 5 m que la première, n'est donc accessible que par une entrée désaxée — et pour cause. En effet, sa moitié nord est aujourd'hui défoncée par une sorte de gouffre dans lequel nous nous sommes engagés; nous avons constaté qu'il était anciennement entouré d'un mur en briques; bien que des éboulements eussent détruit une grande partie de l'ensemble, on pouvait tout de même reconnaître des angles qui permettaient d'identifier les alignements d'une cour au niveau inférieur; il a été possible d'en déterminer les mesures,

ainsi que le niveau du sol ancien, qui est à −6,50 m par rapport au niveau mesuré à la façade. De cette cour on a retiré un peu de tout, bien que nous nous soyons borné à un sondage en entonnoir. Des fragments de tores et de gorges, ainsi que d'inscriptions, nous autorisent à supposer ici une cour hypethre, ainsi qu'il en est non loin de là — en dehors de l'exemple illustre de Montouemhat —, pour Aba, pour Pabasa ou pour Pedineit

Le corps de l'édifice est complété, au nord, par une descenderie. Un massif de maçonnerie de 12,30 m × 2,30 m en encadrait la porte, et donnait accès à un escalier en pente enfermé entre deux murs de briques dans sa première partie, puis s'enfonçant dans le sol sur une longueur totale d'un peu plus de 13 m jusqu'à la cote (déjà rencontrée) de −6,50 m. Les parois étaient couvertes de petits blocs de calcaire de meilleure qualité pour permettre une bonne gravure des textes et des représentations. La plupart de ces pierres rapportées sont tombées, mais il a été possible d'en recueillir et de reconstituer quelques passages de textes de formulaires religieux et d'autobiographie conventionnelle. Au bout de l'escalier, deux reliefs de Sheshonq accueillent le visiteur. Celui de droite est le mieux conservé, mais non au point d'avoir gardé son visage. Le profil qui manque ici sera peut-être retrouvé un jour dans les salles d'exposition ou les réserves de quelque musée.

Après ce palier commencera notre travail de demain, c'est-à-dire l'exploration de la partie souterraine. La porte donne dans un caveau qui a déjà beaucoup souffert par les effrondrements et, semble-t-il, par quelques fouilles clandestines. Mais les poteries que nous avons recueillies ici sont saïtes et funéraires, ce qui nous a paru bon signe. En tout cas, la porte donne accès à une pièce de raccord entre le point d'arrivée de l'escalier de descente et la cour

inférieure de l'ensemble. On est donc encore en présence d'un élément qui est connu depuis Montouemhat, et qui a ses parallèles dans les tombes d'Aba, de Pédneit, de Pabasa, pour rester dans le milieu de l'Assassif et de l'entourage des Divines Adoratrices

Telles sont les données que nous avons à notre disposition après une première campagne de fouilles à la tombe de Sheshonq. On est encore loin d'une connaissance méthodique et complète. Mais je crois qu'on peut déjà donner un coup d'œil général sur les résultats acquis, et la structure du monument avant tout. Il est aisé de reconnaître les éléments qui le composent et qui s'articulent, on pourrait dire, en trois *kola*. La première cour est refermée sur elle-même et elle se limite à desservir la niche derrière le portail du fond. La deuxième cour est caractérisée par l'absence d'un point central ; l'excentricité de la petite porte y donnant accès souligne le dédoublement de cette zone, que complète aussi le désaxement radical de la cour inférieure. A ce système en surface s'ajoute le troisième *kolon* de la partie souterraine, qui n'est pas quelque chose de caché et de subsidiaire, mais qui participe de l'organisme architectural lui-même : le pylône latéral, la descenderie, la chambre de raccord, la cour forment une unité nette et logique, qui s'ajoute aux deux autres avec une importance non moindre. Cette juxtaposition de parties clairement définies et douées chacune d'une fonction et d'un caractère est un fait assez typique pour qu'il mérite d'être souligné comme identification structurale.

A côte de cela, il faut insister encore sur ce que Panofski appellerait le « meaning » de cette architecture. L'emploi des murs à redans et la cour creusée à un niveau inférieur sont des éléments en commun avec d'autres tombeaux de la même série. Que les murs à redans soient une reprise volontaire (culturelle) d'expériences pour ainsi dire « thinites » va de soi; mais il faut souligner le fait qu'ici ils ont été insérés dans un système plus moderne de composition — celui que souligne la présence des pylônes, en réalité les éléments les plus importants : c'est bien sur eux que s'organise la vision frontale du monument. Les rainures des murs d'enceinte, que l'on ne voit que de côté et que l'on entrevoit de face, n'ont donc en quelque sorte que la valeur d'une « citation » ou d'une allusion. Il ne s'agit pas d'une réévocation, ce qui aurait amené à la construction d'un tombeau entièrement de style thinite. La cour inférieure, qui n'est pas liée à une syntaxe de construction, mais qui apparait à des positions différentes dans les plans des différents tombeaux qui en sont pourvus, montre par cela même sa fonction essentiellement sémantique et non pas architecturale. Ces deux caractéristiques coïncident donc dans une valeur évocatrice qui semble faire allusion à un monument inspirateur où elles soient typiques. J'ai songé à reconnaître dans ce dernier le soi-disant tombeau d'Osiris à Abydos, dans son « édition saïte », bien entendu. Mais ce n'est là qu'une hypothèse qui demande à être étudiée. Pour le moment, je me sens plus pressé de terminer notre fouille.

LA DECORATION EXTERIEURE DU PRONAOS DU TEMPLE D'EDFOU

Paul BARGUET

Construit sous Ptolémée VIII Évergète II (140-121 av. J.-C.), le pronaos du temple d'Edfou n'a reçu sa décoration extérieure qu'au début du règne de Ptolémée IX Sôter II (116-108 av. J.-C.) ; celle-ci présente un certain nombre d'éléments si originaux qu'ils retiennent l'attention, et leur etude montre qu'ils sont, en fait, l'illustration des données essentielles de la cosmogonie locale

Gravés sur les parois est et ouest[1], trois groupes principaux de scènes peuvent, dès l'abord, être isolés :

1) au registre inférieur, grande scène d'abattage des ennemis par le roi[2].

2) au-dessus, sur 3 registres, trois grandes scenes centrales développent leurs théories de divinites sur chacune des parois.

3) latéralement, deux scènes de « soulever le ciel », gravées sur chaque paroi, sont évidemment en rapport avec les 4 angles ou les 4 côtes du monument

A cet ensemble s'ajoutent, de part et d'autre, des scènes de moindre importance, mais qui montrent bien l'étroit parallelisme etabli entre les deux parois du pronaos :

1) au reg. sup. :

offrande des bouquets de vie, fleurs des arbres *baq*, *ima* et *tcbed* (ouest et est)

offrande des deux sistres (ouest) et des deux miroirs (est), pour apaiser et éclairer le visage d'Hathor

offrande du collier *beb* (ouest et est), representant les produits de l'Égypte, or et pierres précieuses, et symbole de protection

offrande des bouquets de fleurs et d'oiseaux (ouest et est), pieges par la déesse Prairie[3]

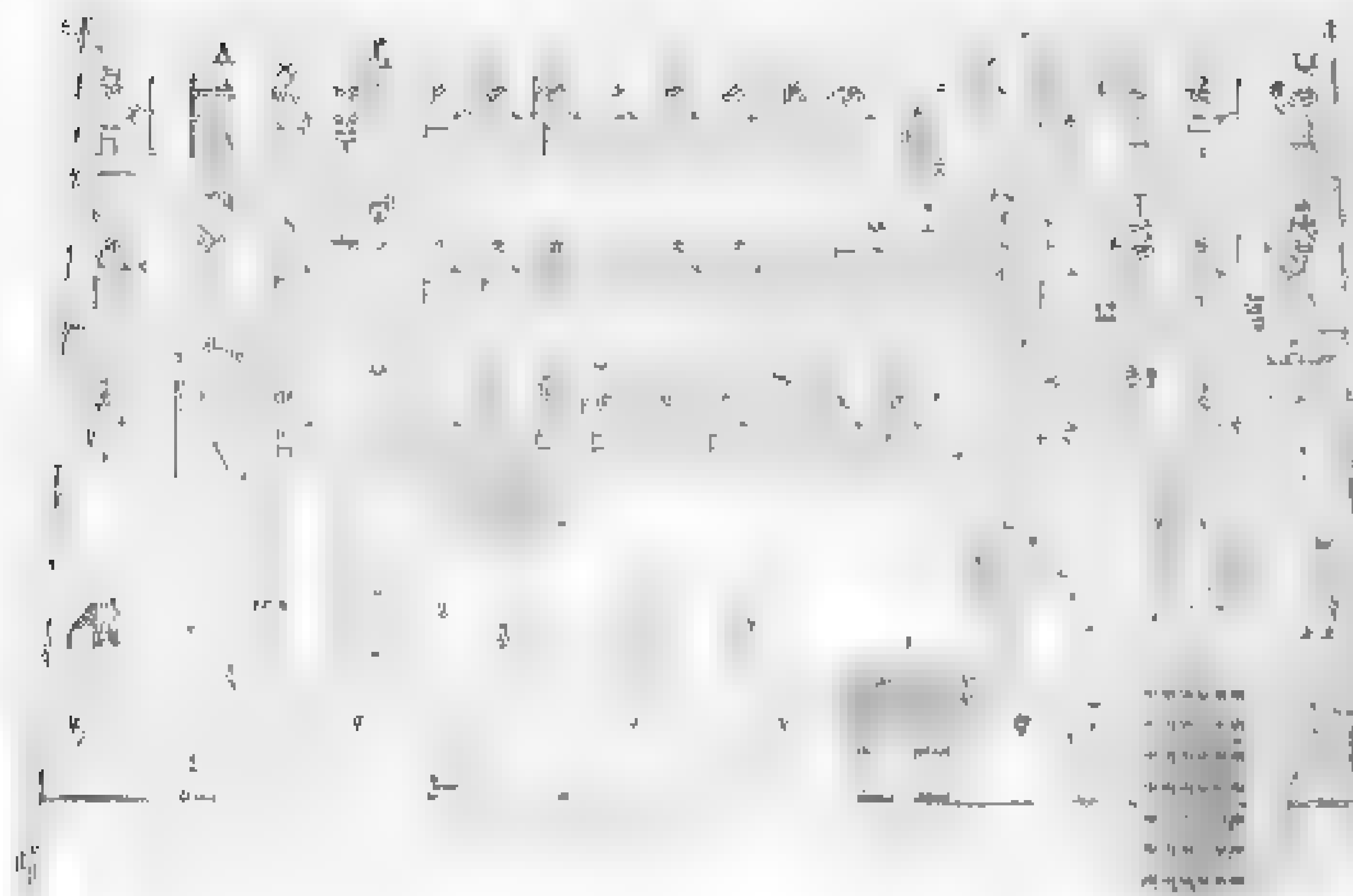
2) au 2e reg. :

consécration des animaux abattus (ouest) et des offrandes (est)

offrande des deux objets sacres d'Hathor, clepsydre (ouest) et menat (est)[4].

offrande de la myrrhe (ouest) et du diademe (est), qui doivent parer la tête d'Hathor, la Dorée

course rituelle avec le vase contenant l'eau régénératrice (ouest), et offrande de l'encens régénerateur (est)



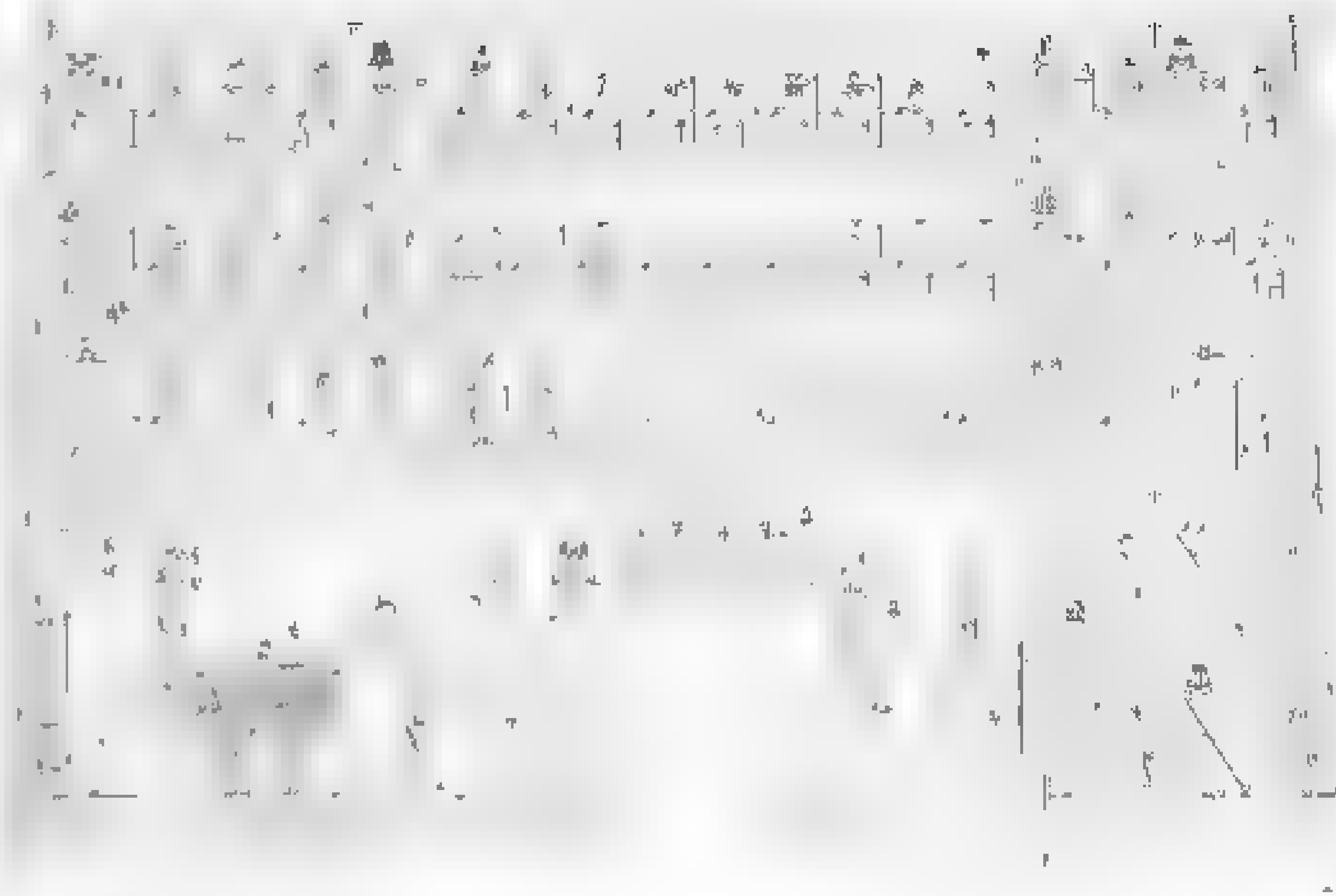
Pronaos, paroi extérieure ouest

3) au 3e reg. :

offrande de deux bols d'or pleins de myrrhe (ouest) et du large collier protecteur aux neuf fleurs *ib* (est)[5].

— offrande du vase *men* de vin (ouest) et des vases de vin *irep* (est).

A la vue de cette correspondance évidente pour les petites scènes latérales, on pense aussitôt qu'un rapport semblable doit exister entre les grandes scènes centrales de chaque paroi, registre pour registre. Il faut, naturellement, en commencer l'étude par le registre supérieur, puisque, sur la paroi ouest, le 3e registre représente la scène de « donner le sanctuaire à son maître », et que la construc-



Pronaos, paroi extérieure est

tion de ce temple est figurée au-dessus, au 2e registre. La lecture de ces scènes, qui constituent l'essence même de la décoration extérieure du pronaos, doit se faire en passant alternativement, pour chaque registre, de la paroi ouest à la paroi est.

Le registre supérieur de la paroi ouest est celui qui donne la clé de l'ensemble de cette décoration; on y voit le roi faisant adoration au Faucon originel perché sur quatre tiges de roseaux[6], et derrière lequel siège un groupe de huit dieux Chebtiou à tête humaine. On sait que ce sont ces dieux créateurs qui, aux temps primordiaux, établirent une île flottante de roseaux, laquelle devint le perchoir *outjeset* du faucon Horus[7]; pour le protéger de l'atta-

que d'un serpent, ce lieu fut protégé de tout côté par une compagnie de dieux-soldats, des génies coutilliers distribués en quatre troupes.

Avant de passer à l'étude du 2e registre de la même paroi, montrant la fondation et la construction d'un temple avec l'aide de Séchat et de Thot, il faut prendre en considération le registre supérieur de l'autre paroi (est) : le roi y remet l'écritoire à Thot, derrière qui siègent, en compagnie de Séchat, sept dieux Djaisou hiéracocéphales, ces dieux qui, selon les textes, furent les premiers à rédiger des écrits. Le dieu de l'écriture peut dès lors entrer en fonction (2e reg., paroi ouest), et présider aux cérémonies de fondation accomplies par le roi et Séchat (scène de « tendre la corde » entre les deux piquets), tandis que sept dieux Khnoum criocéphales, les constructeurs, modèlent le temple, qui est représenté placé sur un tour à potier. Au même registre, mais sur la paroi est, le roi et quatre cynocéphales adorent le dieu du temple, Rê-Horus d'Edfou, et ses sept manifestations créatrices (« âmes » criocéphales); c'est l'hommage rendu à la lumière nouvelle qui vient de naître.

Au 3e registre enfin, le roi « remet le sanctuaire *set-ouret* » à son maître Rê-Horus d'Edfou et à son Ennéade (paroi ouest); c'est la fin des cérémonies. Un dernier hommage est alors rendu par le roi aux neuf divinités qui forment la cour du disque solaire ailé (paroi est).

Cet ensemble de scènes essentielles est complété par les quatre « soulèvements du ciel » accomplis par le roi devant Horus d'Edfou. La légende accompagnant chacune des scènes est, en elle-même, significative, et consiste uniquement en deux séries de jeux de mots; la première roule sur des désignations de la voûte céleste[5]; mais la seconde, plus intéressante, oppose le serpent Aapep[9] au disque solaire ailé Apy : les prédicats utilisés là avec chacun d'eux pour former une courte phrase sont deux homophones, *âdj*, qui ne se distinguent l'un de l'autre, dans l'écriture, que par leur signe déterminatif (un couteau ou un rouleau de papyrus) :

Aapep em âdjet « le serpent Apophis est massacré »,
âayt âdjti Apy mi âq sou « le sanctuaire est sauf; disque ailé, viens, entres-y! »,

Apy âdj « le disque ailé est sauf ».

Le fait que ce second développement ne se rencontre pas dans d'autres scènes de « soulever le ciel », met l'accent sur la signification propre à celles du pronaos d'Edfou; outre la fin du chaos et la naissance de la lumière qu'elles expriment, elles affirment la prise de possession du terrain par Rê-Horus d'Edfou, après la mise à mort du serpent[10]. Et les grandes scènes du registre inférieur, abattage des ennemis et des animaux typhoniens, ne font que reprendre et élargir le sens de la décoration du pronaos.

Ainsi, par son iconographie, le pronaos du temple d'Edfou présente une donnée essentielle de la cosmogonie locale. Un texte, gravé sur la porte latérale (est) d'accès à celui-ci[11], précise que c'est le lieu où demeurent le Créateur, Tanen, et les autres divinités (Thot, Séchat, les Djaisou, les Chebtiou) qui œuvrèrent aux temps primordiaux, et que quatre corps de troupe, de quinze génies chacun, le protègent[12]. C'est la célébration des dieux créateurs de l'univers, de ceux qui l'ont tiré du chaos initial.

NOTES

1. *Edfou* IV, 340-61, 370-92; X, pl. 105 et 107.

2. Ces scènes de consécration, à valeur apotropaïque, illustrent, en règle générale, la façade des pylônes; mais on les retrouve aussi sur les parois extérieures d'autres pronaos, à Kôm Ombo, Philae, Esna.

3. A ces offrandes végétales du registre supérieur répond le défilé des génies représentant la végétation, sur le soubassement extérieur du pronaos.

4. Sur ces objets, *cf.* Daumas, *BSFE* 57, 9-12 et *RdE* 22, 63-78.

5. Cf. Daumas, *ASAE* 51, 381, n. 5.

6. Cf. de même *Edfou* X, pl. 149.

7. Sur la cosmogonie d'Edfou, *cf.* Alliot-Barucq, *BIFAO* 64, 125-67; Reymond, *The mythical origin of the Egyptian Temple*. Sur les Chebtiou, cf. Jelinkova, *ZAS* 87, 41-54.

8. Le procédé, banal, est ici développé au maximum, surtout en *Edfou* IV, 345, 348 et 376.

9. Il est appelé *ouber* dans *Edfou* IV, 349, 2, où son nom joue avec le verbe *ounep; ouber* peut en effet s'écrire aussi *oubener*.

10. *Edfou* VI, 319, 4 déclare que le sanctuaire *set-ouret* est « la place où Apophis a été transpercé », que c'est Rê qui l'a vaincu et qui fit construire son temple sur le champ de bataille.

11. *Edfou* III, 355-6.

12. Ils sont représentés sur les piliers d'angle de la façade du pronaos; cf. *Edfou* IX, pl. 50. Ils constituent, en somme, l'enceinte vivante du temple.

J.F. Editions-Impressions - Toulouse - 9871
Dépôt légal : 3e trimestre 1971
Directeur de la Publication : M. J. LECLANT

ANNEXE 1

Missione Archeologica in Egitto dell'Università di Roma

ANTINOE NECROPOLI SUD

(1965)





ANNEXE II

Missione Archeologica in Egitto dell'Università di Roma

TEBE OCCIDENTALE - TOMBA N. 27

(1970)



muri preesistenti

muri d'epoche posteriori

ricostruzione grafica